

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 16

Artikel: Pourquoi m'aimez-vous ? : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : *Une pilule toutes les deux heures.*

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud !... Prends garde aux courants d'air, mon chéri !... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon !... les pilules !... toutes les deux heures... tu sais !... »

A Sivreriez, notre voyageur, soigneusement emmitoufflé dans un coin des premières, appelle un employé et lui dit d'un air inquiet :

— Je crains tellement de m'endormir, monsieur, que je vous prie instamment de bien vouloir m'avertir quand nous approcherons de Fribourg.

Au moment voulu, l'employé longe le train de wagon en wagon, et se rend auprès du jeune homme qui s'était en effet endormi.

— Hé ! m'sieu, nous sommes à Fribourg dans quelques minutes.

— Ah ! merci... alors je vais la prendre... Ma mère me l'a bien recommandé.

Et sortant de sa poche la boîte de pilules : « C'est dommage, ajouta-t-il, si vous aviez seulement un demi-verre d'eau... ça glisserait mieux. »

Vous voyez d'ici la figure du comblant employé.

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS ?

II

L'homme dont le père Jérémie venait de faire un portrait si peu flatteur entra en ce moment.

— Bonjour, cousine, cria-t-il du plus loin qu'il aperçut Amélie ; puis avec un bon rire franc et sonore, il courut à elle et lui appliqua sur les joues deux vigoureux baisers.

— Pierre, mon bon Pierre ! C'est toi, dit joyeusement Amélie.

— Oui, moi Pierre, moi ton cousin, moi ton camarade d'école, moi-même en chair et en os. Oh ! mais, morguienne ! cousine, comme tu es grande et jolie ! Tu nous avais quittés petite fille, sais-tu que te voilà demoiselle maintenant !

Et en prononçant ces mots le paysan pleurait de joie et frottait dans ses robustes mains, auxquelles le travail avait donné la force de l'acier, les mains d'Amélie.

— Te souviens-tu, reprit Pierre, des jours où nous faisions ensemble l'école buissonnière. La crainte du magister, la pensée de ses reproches et de sa férule t'arrachaient quelquefois des larmes ; et moi, pour te consoler, je grimpais dans

les arbres partout où se montrait un nid, et, plus fier qu'un roi, je t'apportais le produit de ma chasse.

— Si je m'en souviens !

— Oh ! que nous étions heureux ! Nous n'avions qu'une volonté, qu'un désir, qu'un bonheur, qu'un chagrin pour nous deux. Puisque tu te souviens de ce temps-là, ne le regrettes-tu pas quelque fois ? N'as-tu pas souhaité quelque fois qu'il revienne ?

— Oui, souvent, soupira la jeune fille.

— Tu n'as qu'à prononcer un mot, Amélie, et ce temps peut nous être rendu.

— Où veux-tu en venir, Pierre ?

— A ceci, cousine, que j'ai vingt-trois ans, deux bons bras et une boutique bien achalandée, que j'ai échappé à la conscription et que je me trouve en âge de prendre femme.

— Eh bien ? demanda Amélie dont le cœur battait fort.

— Tu te demandais tout à l'heure pourquoi je suis venu à Paris ; je vais te l'expliquer, cousine : j'ai quitté le pays, j'ai laissé ma boutique, j'ai fait cent lieues, j'ai monté cent et quelques marches, je suis entré ici pour te demander : Amélie, veux-tu être ma femme ?

— Ta femme ! murmura-t-elle, rouge d'émotion.

— Veux-tu être ma femme, ma bonne cousine, voilà ce que je suis venu te dire. Ah ! vois-tu : Depuis deux ans que le sort nous a séparés, j'ai souvent pensé à toi ; j'ai bien réfléchi, bien examiné, bien pesé le pour et le contre. Je sens que c'est toi que j'aime, que nous serons heureux ensemble et c'est devant Dieu qui m'entend, devant ma mère qui est au ciel, que je te répète : Veux-tu être ma femme ?

— Mais... Pierre.

— Que peux-tu m'objecter ?

Elle n'avait rien à répondre. Avant de connaître Agénor elle eut accepté avec joie, avec bonheur, la proposition de son cousin. Elle balbutia cependant :

— Ma pauvreté. Je n'ai rien et toi...

— Moi, justement je possède une boutique : elle a suffi à mon père, elle nous suffira. Qu'importe que tu n'aies rien. J'ai de bons bras, une excellente santé et je t'aime.

— Oh ! songea Amélie, être la femme de Pierre, ce serait le bonheur. Mais depuis que j'ai perdu Pierre de vue, Agénor s'est présenté. Il compte sur ma promesse. Si je venais à le quitter pour un autre, quel désespoir pour lui ! Il en mourrait peut-être.

— Eh bien ? reprit Pierre ; c'est dit : tu consens, n'est-ce pas ?

Amélie hésitait de nouveau. Au même instant la voix d'Agénor, qui chantait un gai refrain, se fit entendre à travers la cloison.

— Non, non, ce mariage est impossible ! s'écria la lingère, en repoussant Pierre interdit.

Celui-ci pâlit affreusement et chancela.

— Je vous parais bien insensé, dit-il en essuyant une larme qui, malgré lui, roulait sur sa joue, ma conduite est stupide,

et vous devez bien rire de moi, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Pierre, dit Amélie, je serai franche avec toi, il y a deux mois, si tu étais venu à moi, comme aujourd'hui et si tu m'avais parlé alors comme tu viens de me parler, j'aurais mis avec joie ma main dans la tienne ; mais maintenant... je suis promise à quelqu'un.

— Prends garde, Amélie, prends garde ; on dit que les gars parisiens ont des paroles mielleuses sur les lèvres, mais que leur cœur est faux. On dit qu'ils se plaisent à séduire les fillettes crédules, sauf ensuite à les abandonner.

— Cousin, dit Amélie en relevant fièrement la tête, on n'a jamais failli dans ma famille, et les miens n'ont point à rougir de moi.

— Mais lui ? celui dont tu parles t'aime-t-il ? t'épousera-t-il ?

— Pourquoi non ? Il ne m'a rien promis, balbutia Amélie ; mais j'ai foi en lui ; c'est un cœur loyal.

— N'importe, dit Pierre, je ne croirai à sa loyauté, à la droiture de ses intentions, que le jour où tu m'auras dit : il m'a juré qu'il serait mon mari.

— Et s'il faisait ce serment ?

Alors, cousine, comme mon désir est que tu sois heureuse, je partirais le cœur plus léger, et je te dirais : prends celui que tu as choisi et que Dieu te bénisse.

— Entre ici, dit vivement l'ouvrière en ouvrant la porte du petit cabinet noir attenant à la mansarde ; j'entends les pas d'Agénor, il vient. Je vais l'interroger sur l'heure ; tu pourras te convaincre par toi-même si ses intentions sont loyales et pures.

Francis TESSON.

(La fin au prochain numéro.)

Onna couson.

Onna felhie à mariâ est soveint on eincâoblio po on père et 'na mère, quand lâ voudriont trovâ on parti et quand lè chalands ne sè preseiñont pas. Po que l'affèrè aulè bin, faut que cein vignè tot solet et sein que lè pareints s'ein mèelliéyont. Lè valottets et lè dzouvenès pernettès sè compreiñont prâo sein avâi fauta dè sè fèrè signo avoué on van, et se faut que cein sèyè lè pareints que tsertsèyont et qu'einmourdèyont 'na frequenta-chon, cein ne va rein bin, la mâiti dâo teimps, kâ ne faut pas sè défèrè de 'na bouèbetta coumeint de 'na modze.

Po lè valets qu'ont einviâ dè sè toodrè lo cou, cein n'est pas tant molési, kâ roudont decé, delé, tantquie que l'aussont trovâ cein que lâo convint ; mâ po lè felhiès, l'est on autro affèrè. Cliiâo pourrès lurenès sont bin d'obedjès dè dzourè quie ; kâ le n'ou-zont pas coré après lè grachâo ; et dâi iadzo lo père et la mère dussont tâtsi d'appédzenâ cauquon.

Po cein, dein lo grand mondo, on s'einvitè à soupâ et on fâ on petit ri-